

des canots, des perches et des échaffaudages pour sécher le poisson. On aperçut même des champs dont la culture soignée annonçait un peuple plus civilisé que les Aïnos. La limite entre les terres hautes et les terres basses dans cette partie de l'île se trouve sous le même parallèle que sur la côte opposée, et se reconnaît également à quelques montagnes que l'on avait vues en prolongeant celle-ci, et dont on constata l'identité. Au-delà de cette limite, on ne découvrait qu'un rivage bas et sablonneux qui se prolongeait au sud-sud-ouest à perte de vue, et sur lequel s'élevaient quelques dunes isolées semblables à celles que l'on avait observées sur la côte orientale. Toutefois leur aspect était pittoresque; l'irrégularité de leur position, la variété de leurs formes, la différence de leur hauteur leur donnaient quelque ressemblance avec les ruines d'une ville.

Vers le soir on eut un vent frais du nord-nord-ouest qui portait directement dans le canal. « Mais, dit M. de Krusenstern, comme le rivage s'inclinait de plus en plus à l'ouest; et qu'il aurait fallu naviguer au sud-ouest, pour suivre dans ce canal une direction parallèle à la côte, je crus prudent de le traverser par le milieu en faisant route à l'ouest et tenant le vent.

« Le 15 à onze heures du matin, nous découvrimmes entre le sud-ouest et l'ouest, une terre

montagneuse que le brouillard nous avait cachée jusqu'alors; ce devait être la côte de Tartarie. Entre sa pointe la plus éloignée, derrière laquelle on distinguait deux montagnes d'élévation médiocre, et la côte de Tchoka, se trouvait une ouverture large de six milles au plus. On supposa que c'était le canal qui conduit à l'embouchure du fleuve Amour. Je dirigeai aussitôt ma route de ce côté; mais à peine nous étions à cinq milles du milieu de l'ouverture, que nos sondes ne rapportèrent que six brasses. N'osant pas m'aventurer plus loin avec la *Nadiejeda*, je mis en travers et j'ordonnai à M. Romberg, un de mes lieutenans, d'aller avec un canot, d'abord à la pointe de Tchoka, jusqu'à ce qu'il ne trouvât que trois brasses d'eau; puis de l'autre côté du canal au cap de la côte de Tartarie, et de sonder le canal dans toute sa largeur. M. Romberg revint à six heures du soir, rappelé par un coup de canon que je fis tirer, parce que nous l'avions perdu de vue depuis deux heures. Il m'apprit qu'un fort courant du sud avait rendu sa navigation si pénible, qu'il avait résolu de ne pas s'avancer jusqu'au point où il ne trouverait plus que trois brasses, parce qu'il voulait avoir le temps de sonder dans le canal. Cependant il était parvenu à un endroit où il n'y avait que quatre brasses, sa position était alors à mi-chemin en-

tre le vaisseau et la pointe de Tchoka; ensuite il s'était dirigé vers la côte de Tartarie. Le brassiage n'avait pas varié beaucoup; mais à la fin, la sonde n'avait plus donné que trois brasses et demie. Alors il était revenu au signal qu'on lui avait fait. Il rapporta un seau plein de l'eau puisée au milieu du canal dans l'endroit le plus éloigné, où il était parvenu; elle était très-douce, aussi légère que celle de Nangasaki, et ne pesait qu'un grain de plus que celle qui se boit au port Saint-Pierre-Saint-Paul. Celle même que nous puisions le long du vaisseau était bonne à boire. Pendant tout le temps que nous restâmes à l'entrée du canal, le courant venait du sud et du sud-sud-est avec beaucoup de force, ce qui me fit penser que nous étions près de l'embouchure du fleuve Amour. Je nommai les deux pointes qui forment le canal, l'occidentale sur la côte de Tartarie cap *Romberg*, et l'orientale sur la côte de Tchoka cap *Golovatchev*.

« Dès qu'on eut hissé le canot à bord, je me dirigeai sur la côte de Tartarie. Au coucher du soleil nous n'en étions plus qu'à six milles de distance. Nous découvrîmes un peu au nord du cap Romberg deux petites îles, puis une terre basse s'étendait en avant de la côte au nord-ouest. Des abaissemens que l'on distinguait sur quelques points, firent soupçonner que cette terre avancée

pouvait être une chaîne de petites îles ou peut-être une grande île séparée par un canal de la terre qui était derrière. Je nommai cap *Khabarov* une pointe au nord du cap Romberg; *Khabarov* était un navigateur russe, habile et hardi qui, en 1649 hasarda à ses dépens l'entreprise périlleuse de compléter la découverte du fleuve Amour.

« Le vent ayant passé au sud-est pendant la nuit, je mis toutes les voiles dehors, pour sortir du canal en prolongeant la côte de Tartarie; mais le courant venait du sud avec tant de force, que, quoique le vent soufflât grand frais, nous ne pûmes faire route dans l'ouest. Nous l'essayâmes inutilement pendant deux heures consécutives; je me dirigeai donc au nord-est, pour gagner la côte de Tchoka, et le 14 je laissai tomber l'ancre dans la baie devant laquelle j'avais passé deux jours auparavant.

« Le jour étant trop avancé pour descendre à terre, je me contentai d'envoyer un canot à la pêche; il revint deux heures après, si chargé de poissons, que l'équipage put s'en nourrir pendant trois jours. Ils étaient presque tous du genre du saumon, et ressemblaient entièrement à ceux que l'on nomme *tchevitch* au Kamtchatka.

« J'expédiai le 14 dès le matin deux canots, l'un pour pêcher, l'autre pour ramasser du bois

épars sur le rivage; notre provision touchait à sa fin. A huit heures, j'allai à terre avec tous les officiers. Ayant le dessein de faire une promenade, nous abordâmes, non pas au village, mais à un mille de distance. Notre attente fut déçue; des broussailles impénétrables bordaient partout la plage; il fallut donc gagner le village en marchant jusqu'à mi-jambe dans le sable mouvant.

« Avant de sortir de la chaloupe, nous avions été accostés par un grand bateau contenant dix hommes; à notre approche ils se levèrent tous, nous saluèrent en s'inclinant, et nous firent signe de venir chez eux. Ils nous invitaient de la même manière que ceux que l'on avait vus plus au nord, en agitant des peaux de renards, et montrant la terre. Lorsqu'ils s'aperçurent que notre projet était d'aborder, ils s'empressèrent d'arriver avant nous, débarquèrent, et halèrent leur bateau sur la plage. Notre entrevue fut très-amicale; on s'embrassa cordialement. Notre pantomime respective exprimait au mieux que nous voulions être amis; je crois pourtant qu'il y avait plus de sincérité de notre côté que du leur; car nous ne fûmes pas long-temps à remarquer que notre visite les embarrassait beaucoup. J'étais surpris de ne pas trouver ici un seul Aïno, puisque ce peuple est certainement indigène à Tchoka.

« Nous fûmes bientôt convaincus que les Tartares ne nous regardaient nullement comme des amis; la crainte seule leur avait fait feindre la joie en nous voyant. Leur bateau était rempli de piques, de flèches et de sabres. Nous primes néanmoins le chemin du village, ne paraissant nullement nous inquiéter des efforts qu'ils faisaient pour nous en écarter. Quand ils virent que toutes leurs peines étaient inutiles, ils coururent à leur bateau, le poussèrent au large, et s'éloignèrent avec précipitation.

« En approchant, nous trouvâmes, à une centaine de pas des maisons, une vingtaine d'hommes rassemblés, parmi lesquels nous reconnûmes ceux qui étaient venus en bateau au-devant de nous. L'un de ces Tartares était vêtu d'un magnifique habit de soie à fleurs, et coupé entièrement à la chinoise. Le reste de son habillement ne répondait pas à ce bel extérieur. Nous le primes pour le chef de la colonie. Voulant gagner ses bonnes grâces, je lui fis présent d'une pièce de drap de couleur orange; il me sembla qu'elle était fort à son gré; je distribuai aussi à ses compagnons des couteaux, des aiguilles, des mouchoirs et autres bagatelles de ce genre. Croyant les avoir convaincus par ces largesses que nous étions venus en amis, et qu'ils ne devaient avoir aucune méfiance de nous, je fis mine de

marcher vers leurs maisons ; aussitôt la scène changea ; ils nous barrèrent le chemin , et montrèrent la plus grande répugnance à nous laisser avancer. Nous fîmes d'abord semblant de ne pas nous apercevoir de leurs intentions , et nous continuâmes à nous approcher tout doucement ; alors ils se rassemblèrent , poussèrent de grands cris , et manifestèrent leurs craintes et leur effroi , cependant sans nous suivre. Ne voulant donner aucun sujet de mécontentement à ces hommes méfiants , je retournai aussitôt à eux , et prenant le chef par la main , je m'efforçai de lui faire comprendre que nous n'avions pas le moindre projet hostile ; pour le lui mieux prouver , je me défis de mon épée , et je lui indiquai que nous ne voulions pas entrer dans les maisons ; ensuite je le pris de nouveau par la main , et lui persuadai , ainsi qu'à ses compagnons , de venir avec nous. Ils tinrent conseil , et après avoir résolu de céder à notre demande , ils nous accompagnèrent. Toute la troupe ne resta pas avec nous : une grande partie courut au village , en prenant un chemin plus court à travers les broussailles , où nous ne pouvions les suivre. Nous y arrivâmes enfin. La première maison appartenait au chef ; il nous le fit entendre en se plaçant devant avec toute sa suite. D'ailleurs deux hommes vigoureux se tenaient à la porte comme deux sentinelles ,

pour en défendre l'entrée. J'avais promis de n'y pas mettre le pied , je ne l'essayai donc pas , malgré mon vif désir de connaître l'intérieur des habitations et le genre de vie de ce peuple. Après avoir distribué de nouveaux présens , je continuai ma promenade jusqu'à l'extrémité du village. J'avais prié le chef de venir avec moi , pour tranquilliser les autres habitans ; nous marchions en nous tenant par la main. Il ne me donnait qu'à regret cette marque d'intimité , s'arrêtant à chaque pas , et me témoignant , d'un air fâché , son désir de me voir rebrousser chemin. Un nouveau présent d'un coupon de drap lui rendit sa bonne humeur , et j'eus lieu de supposer qu'il croyait enfin à mes intentions pacifiques.

« Parvenus à l'extrémité du village , rien ne nous frappa que la vue de quelques maisons situées à une certaine distance. Elles nous parurent mieux construites que les autres ; elles avaient des cheminées. Nous en prîmes la route. Nous pûmes entrer dans la première , qui était vide. Plusieurs indices prouvaient que les propriétaires ne l'avaient pas quittée depuis long - temps. Il y avait , par exemple , aux deux coins de la pièce d'entrée un foyer en pierre , au-dessus duquel était fixé un grand crochet de fer destiné , sans doute , à suspendre la marmite.

« Je ne voulus pas aller plus loin. Nous re-

ournâmes donc à la maison du chef, devant laquelle beaucoup de Tartares s'étaient rassemblés pour troquer avec nous des bagatelles qui, pour nous, étaient des curiosités. Le chef lui-même s'abaissa jusqu'à nous vendre sa magnifique robe de soie pour une pièce de drap longue de trois aunes. Mais pour nous donner une haute idée de sa dignité, et peut-être aussi de sa richesse, il rentra aussitôt dans sa maison, et en sortit un quart-d'heure après paré d'une robe de soie rouge parsemée de fleurs d'or. Probablement il était disposé à vendre cet habit; mais il ne trouva pas d'amateur. L'avidité semblait former le trait saillant de son caractère. Il nous en donna une preuve évidente. Quoiqu'il eût reçu de nous des présents qui devaient être pour lui d'un grand prix, il ne voulut nous céder, qu'après que nous les eûmes payés, des poissons secs qui nous paraissaient préparés avec soin, et dont nous voulions goûter.

« Ils faisaient tous le plus grand cas du drap et du tabac, et notamment de ce dernier objet, pour lequel ils étaient prêts à donner tout ce qu'ils avaient. Malheureusement nous n'en étions pas pourvus. Les matelots de ma chaloupe qui en avaient pour leur usage, conclurent des marchés très-avantageux.

« A dix heures le vent commençant à fraîchir,

je m'empressai de retourner à bord. Notre curiosité avait été satisfaite en partie, et notre ignorance ne nous promettait pas d'en apprendre beaucoup plus par une visite plus longue, surtout l'entrée des maisons nous étant interdite.

« La partie septentrionale de Tchoka, s'écrie M. de Krusenstern, n'est donc pas habitée par son peuple indigène. La douceur des Aïnos a probablement contribué à les en faire expulser par les Tartares leurs voisins qui, des bords du fleuve Amour, sont venus sur cette terre, en passant par l'isthme qui la joint au continent depuis un temps qui n'est peut-être pas très-éloigné. Un sort semblable menace peut-être les Aïnos de la partie méridionale, les Japonais la regardant comme leur propriété, et ses habitans comme leurs sujets. Mais la colonie de la baie d'Aniva est soumise à un officier du gouvernement japonais, tandis que la cour de Peking ignore vraisemblablement l'émigration de ses sujets de Tartarie à Tchoka. Ainsi s'éteint insensiblement une nation qui, il y a deux siècles, peuplait les îles de Tchoka, d'Iso et la plus grande partie des Kouriles. Elle s'est vu successivement enlever ses possessions par des voisins plus belliqueux et plus forts qu'elle. Je suppose qu'elle est entièrement extirpée dans le nord de Tchoka; car je n'y ai vu qu'un seul individu qui m'ait paru un Aïno.

« Les Tartares avec lesquels nous avons communiqué étaient vêtus d'une blouse de peau de chien ou de boyau de poisson. Leurs bottes étaient généralement de peau de phoques. Ils portaient sur la tête un chapeau de paille aplati comme ceux des Chinois. Leurs cheveux, tressés comme ceux de cette nation, leurs descendaient jusqu'au dessous des hanches. Ils avaient des chemises de toile de coton bleue, attachées autour du cou par deux boutons de laiton. Leurs pantalons fort larges étaient de grosse toile. A l'exception de sa robe de soie, le chef n'était ni vêtu moins simplement, ni moins sale que les autres. On ne lui témoignait pas un grand respect; et on le traitait même avec une grande familiarité. Seul il avait la barbe pointue, tous les autres étaient rasés.

« Il paraît que ces Tartares ne se nourrissent que de poissons; car nous ne découvrîmes pas la moindre trace de culture, quoique la hauteur de l'herbe annonçât la fécondité du sol dans les plaines voisines du village. Nous ne vîmes que des chiens, et nul autre quadrupède, ni oiseau domestique. Il y avait près de chaque maison plusieurs échafaudages pour faire sécher le poisson. Il est préparé avec beaucoup de soin; mais la terre était couverte, près de ces échafaudages, d'une énorme quantité de petits vers, aspect non moins désagréable que dégoûtant.

« Les maisons sont grandes. Toutes, excepté celles de l'extrémité du village, étaient supportées sur des poteaux élevés de quatre pieds au-dessus du sol. Cet espace formait le logement des chiens. Un escalier de sept à huit marches conduit à une galerie large d'une dizaine de pieds, qui ne règne que sur le devant de la maison; au milieu se trouve la porte du vestibule qui occupe plus de la moitié de l'habitation; je n'y observai aucune espèce de meuble. Une porte qui fait face à l'entrée, mène sans doute à l'appartement des femmes. Ils les cachèrent si bien à nos regards, que nous n'aperçûmes qu'une petite fille de quatre ans environ qu'un homme tenait dans ses bras. Leur crainte extrême de nous voir approcher de leurs femmes, fut donc la cause de leur répugnance à recevoir notre visite, et leur suggéra aussi l'idée de barricader leurs portes et leurs fenêtres. On reconnaissait que ç'avait été l'affaire de quelques minutes; car ils ne les avaient fermées qu'avec des planches ramassées à la hâte, et soutenues seulement par des bâtons mis en travers. De petites ouvertures pratiquées dans les murs de la maison, servent de fenêtres.

« La population de ce village, où nous avons compté dix-huit maisons, pouvait s'élever au plus à soixante-dix personnes; car nous ne vîmes que vingt-cinq hommes adultes, et l'on peut

croire qu'ils s'étaient tous montrés, soit par curiosité, soit pour défendre leurs propriétés. Si l'on estime le nombre des hommes de la baie du Nord au double, c'est-à-dire à cent quarante, parce qu'il était plus considérable, et qu'on y en ajoute cinquante pour un autre petit village que l'on aperçut dans cette même baie, et encore cinquante pour quelques maisons isolées en divers endroits, on aura quatre cents individus pour toute la population tartare du nord de Tchoka; estimation qui me semble néanmoins plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

« Cette baie que j'ai nommée *baie de la Nadiejeda*, est un peu trop ouverte, et par conséquent peu sûre pour le mouillage, surtout à cause de son fond qui est généralement de roche. Du reste on peut y faire du bois et de l'eau avec facilité, et le poisson y est abondant. Mais à cause de sa position, il est probable qu'elle sera rarement visitée par les navigateurs. Elle est située par  $54^{\circ} 10'$  nord et  $217^{\circ} 32'$  ouest.

A une heure après midi, l'on fut de retour à bord, et sur-le-champ, on mit à la voile. Le courant violent du sud avait empêché de relever la côte de Tartarie : M. de Krusenstern mettait cependant beaucoup d'importance à connaître, si du cap Khabarov elle continuait à courir au nord-ouest, ou si elle tourne brusquement à l'ouest,

comme il le supposait et comme les cartes l'indiquent. Il fit route en conséquence au sud-ouest; l'horizon était si clair du côté où il allait, qu'on aurait pu découvrir une terre un peu haute à trente milles de distance. Cependant on n'apercevait rien, même du haut des mâts; on supposa que le courant entraînait la *Nadiejeda* avec beaucoup de force au nord; les observations du lendemain le confirmèrent; cette circonstance et une brume épaisse qui couvrait la terre haute, empêchèrent sans doute de la distinguer; mais si depuis le cap Khabarov, elle eût conservé sa direction au nord-ouest seulement pendant neuf milles, on en aurait été tellement rapproché, malgré le courant, qu'elle n'eût pu échapper aux regards. C'était donc une preuve que de ce point elle courait à l'ouest, et peut-être un peu au sud-ouest. Comme il ne restait plus qu'une heure de jour, M. de Krusenstern voulut en profiter, et fit route à l'ouest pour juger par la profondeur de l'eau si l'on approchait de la côte; la sonde fit connaître qu'à mesure que l'on avançait elle augmentait; il était donc évident que la côte ne conservait pas sa direction précédente.

« Quelque envie que j'eusse, observe M. de Krusenstern, de continuer mes recherches dans le canal, et de prolonger toute la côte de Tartarie depuis l'embouchure du fleuve Amour jus-

qu'aux frontières de la Russie, ce qui m'aurait mis à même de rectifier la géographie de cette partie de l'Asie, il fallut absolument renoncer à ce dessein. A mon dernier départ du Kamtchatka, il m'avait été expressément recommandé de ne m'approcher, dans aucun cas, de la partie de la côte de Tartarie qui est soumise à la Chine, afin de ne pas éveiller chez le gouvernement défiant et soupçonneux de cet empire, des craintes qui pourraient donner lieu à une rupture dont le premier effet serait de faire cesser sur-le-champ le commerce de Kiakhta si avantageux à la Russie.

« J'aurais eu beau faire, je n'aurais pu, en m'approchant de la côte, cacher de quelle nation nous étions. Nous avons vu du feu dans deux endroits sur les petites îles en avant de la côte de Tartarie : toute cette partie est donc habitée. D'ailleurs on sait que les Chinois entretiennent des bateaux armés à l'embouchure du fleuve Amour, de la possession duquel ils sont très-jaloux. Un rapport détaillé de notre visite eût donc été expédié à Peking. Il fallait par conséquent renoncer à mouiller dans cet endroit, et c'était cependant le seul où le vaisseau pût rester quelque temps avec sûreté.

« Je n'expose ainsi les motifs qui m'ont empêché de pousser mes recherches plus loin au sud, que parce que l'on pourrait m'en faire un repro-

che. Il est des géographes qui rendent rarement justice aux navigateurs, même à ceux qui par zèle pour la science ne redoutent pas d'affronter les plus grands dangers : on a été jusqu'à trouver mauvais que La Pérouse n'ait pas examiné le canal entre Tchoka et la Tartarie, parce que l'on a oublié qu'il dit expressément que sa chaloupe n'était pas pontée, et qu'avec une embarcation semblable, une entreprise de ce genre est trop périlleuse. La saison était d'ailleurs trop avancée, et le vent du sud si opiniâtre, que si heureusement un coup de vent du nord qui dura deux jours ne l'eût porté hors de cette mer étroite, il n'eût très-probablement pas pu gagner le Kamtchatka dans cette même année. Si donc on a pu adresser des reproches de n'avoir pas fait davantage à ce navigateur qui a rendu tant de services à la géographie dans cette mer brumeuse, à quoi ne devons-nous pas nous attendre !

« La relation de La Pérouse laissant quelque incertitude sur l'existence d'un canal entre Tchoka et la Tartarie, un de mes plans favoris avait été de faire disparaître tous les doutes à cet égard. Comme ce n'était pas avec un navire tirant seize pieds et demi d'eau que je pouvais effectuer cette recherche, j'avais profité de notre long séjour à Nangasaki et des bonnes dispositions du gouvernement japonais, pour mettre ma chaloupe en si